

François Schuiten rend hommage à Bruxelles et à son Palais de Justice inachevé

« Je travaille le sens, quand je dessine des édifices »

L'auteur belge, entouré d'une équipe de créateurs, vient de publier une aventure inédite de Blake et Mortimer. Dans *Le Dernier Pharaon*, il réinvente sa ville dans un univers post-apocalyptique. Bruxelles irradiée est plongée dans une aura fantastique où nature et hommes reprennent possession des lieux. Un hommage aux cités végétales prônées par son frère, l'architecte Luc Schuiten.

Par Jean-A. Luque



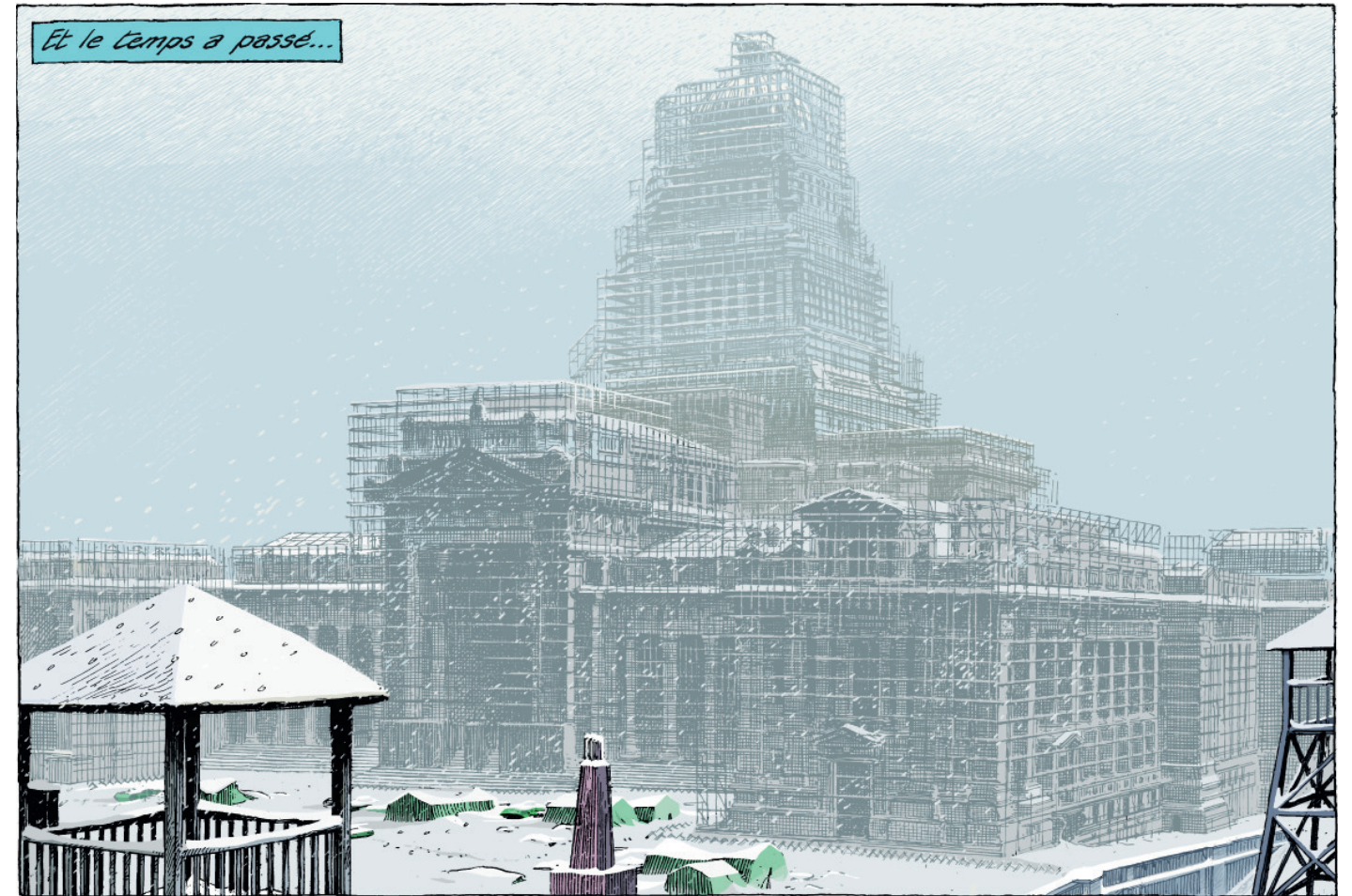
Depuis près de quarante ans, le Palais de Justice de Bruxelles est recouvert d'échafaudages. Dans son *Dernier Pharaon*, François Schuiten imagine qu'ils composent une cage de Faraday pour contenir de mystérieuses radiation. Il est vrai que cet édifice hors normes avec sa salle des pas perdus, la plus haute du monde, est une porte ouverte vers le fantastique.

Architecture et arts graphiques ont toujours fait bon ménage. Ils s'influencent l'un l'autre, en quête de créativité et d'esthétisme. L'architecture est parfois un tableau qui parle. La peinture souvent un miroir... du passé, du présent ou du futur. François Schuiten, l'auteur de bande dessinée belge, est connu pour son amour et son interprétation futuriste du bâti et de l'urbanisme. Le cycle des *Cités obscures* aux multiples références architecturales a longtemps été sa carte de visite. Aujourd'hui, en compagnie du cinéaste Jaco Van Dormael, de l'écrivain Thomas Gunzig et de l'illustrateur Laurent Durieux, il publie un livre-événement : *Le Dernier Pharaon*. Cette aventure ultime de Blake et Mortimer, les deux héros mythiques du regretté Edgar P. Jacobs, rend surtout hommage à Bruxelles. L'occasion de redessiner une

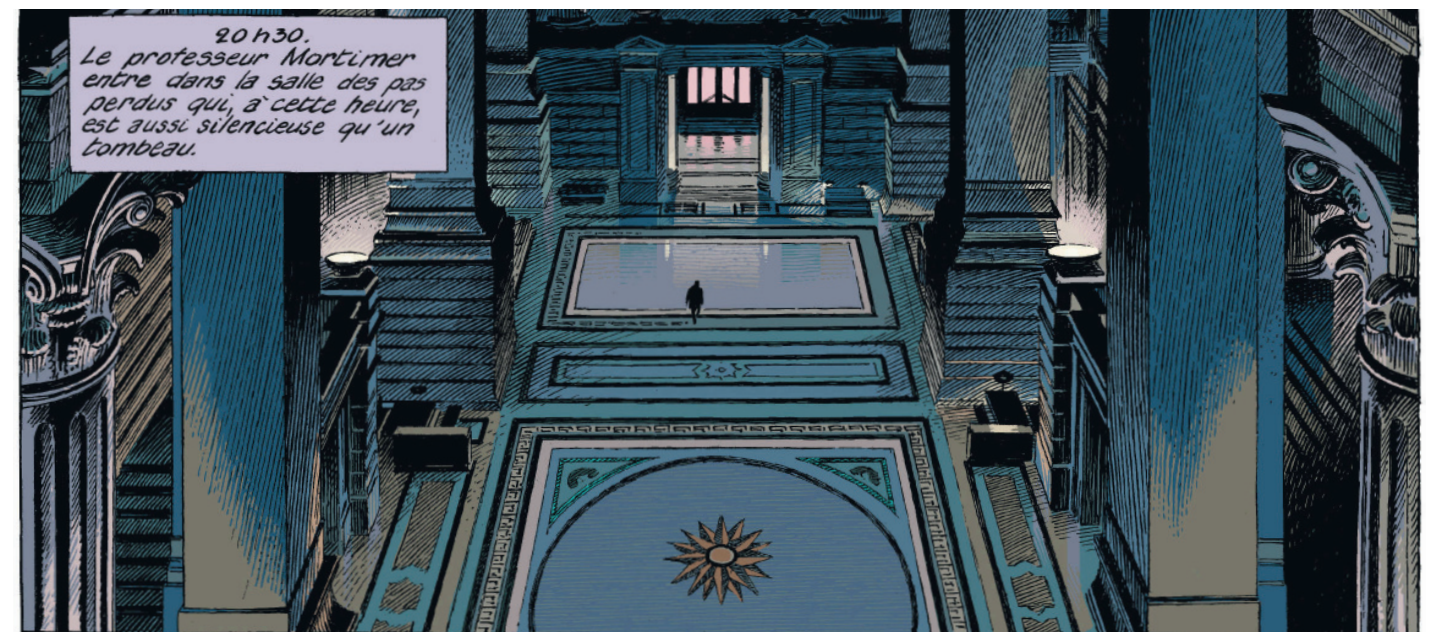
capitale de l'Europe aux allures de Tchernobyl et d'esquisser la ville et la société de demain.

Dans *Le Dernier Pharaon*, on retrouve un peu le capitaine Blake, beaucoup le professeur Mortimer. Mais dans le décor fantastique de Bruxelles, il y a surtout un personnage incontournable, une gigantesque masse hors norme : le Palais de Justice.

Je suis fasciné depuis très longtemps par cet édifice que tous les voyageurs du Thalys voient quand ils entrent en gare du Midi. Il apparaissait déjà dans ma série des Cités obscures. Ce monstre de pierre a nécessité près de vingt ans de travaux au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Et depuis bientôt quarante ans, il est recouvert d'échafaudages. C'est inacceptable de voir ce symbole de



© 2019 - Éditions BLAKE & MORTIMER - Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.)





Ceulid_CC

L'auteur trouve immérité que la capitale de l'Europe n'inspire pas davantage le cinéma. Avec ses images fortes, il cherche à impressionner le lecteur. Et pour sûr, il n'est plus possible de visiter la Grand-Place sans ressentir la présence d'un basilosaurus. Il y flâne désormais un parfum d'aventure et de science-fiction.

la justice inachevé, à l'abandon dans une capitale. Je suis impliqué dans sa sauvegarde à travers la Fondation Poelaert, mais rien ne bouge.

Poelaert, du nom de l'architecte qui l'a rêvé et créé...

Le Palais de Justice, c'est l'œuvre d'une vie, celle de Joseph Poelard. Mais il n'était pas seulement architecte, il était un metteur en scène d'espaces, d'événements, de cérémonies. Sa construction est d'ailleurs une gigantesque mise en scène. 70% de son architecture est non fonctionnelle. C'est du vide. Il y a l'énorme salle des pas perdus, la plus haute du monde, des escaliers infinis, des espaces en cul-de-sac. Quantité de lieux qui ne servent que de décorum. Poelard était un architecte qui créait par la lumière, les drapés, l'éphémère.

La construction a duré 17 ou 18 ans. Et Poelard avait obtenu un contrat absolument unique dont, je pense, beaucoup d'architectes rêveraient. Il avait le droit de modifier, autant qu'il le voulait, les plans de tout ce qui n'avait pas été déjà construit. Du coup, il l'a refait constamment. Il a mis tout son art, toute

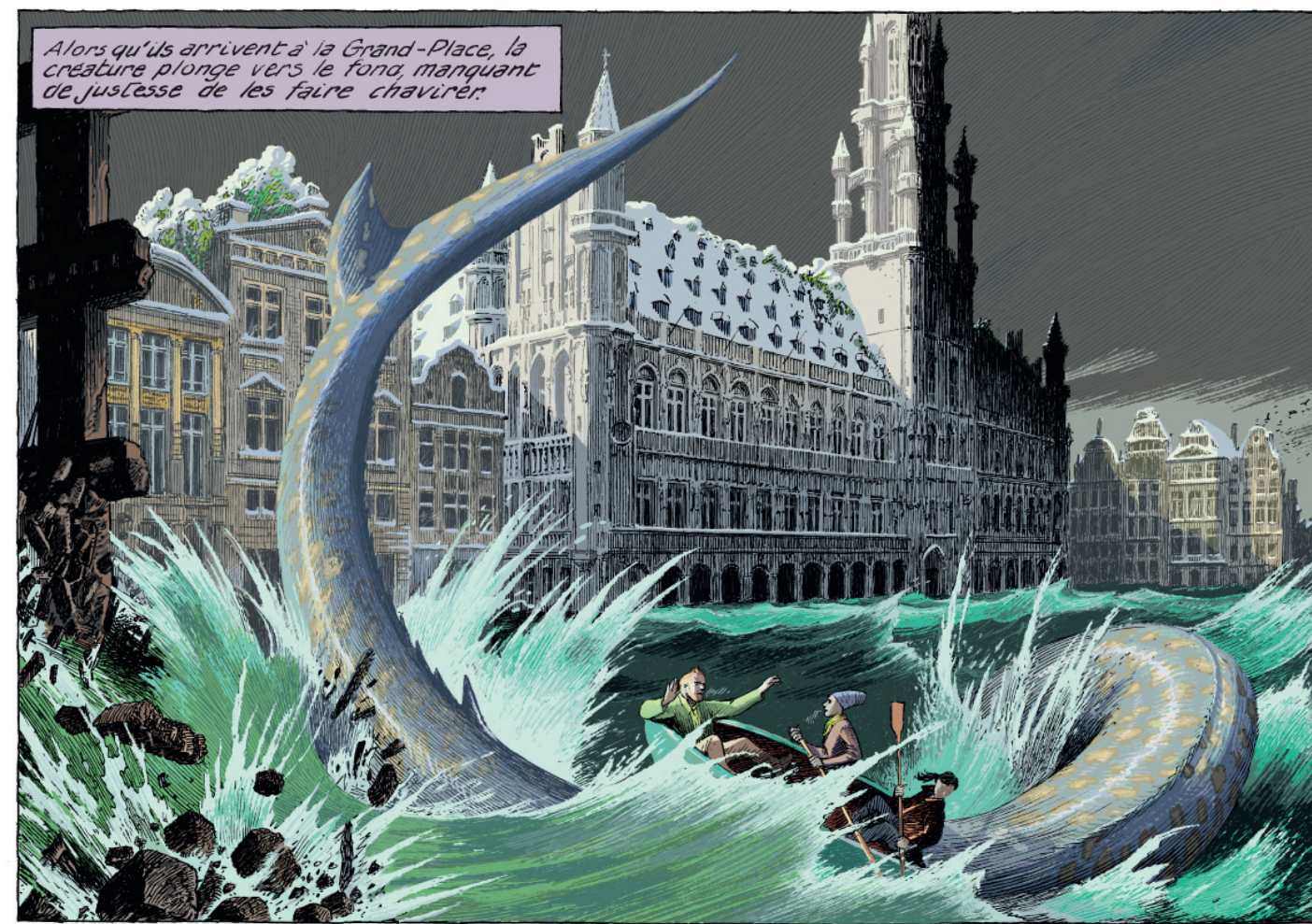
sa vie dans ce Palais de Justice. C'est une idée magnifique : redessiner, retravailler en permanence la construction. Bien sûr, c'est un processus interminable dont il n'a pas vu la fin. Cela a été un projet pharaonique qui a échappé à son créateur.

Pharaonique, le mot est lâché. On retrouve là le point de départ de votre Dernier Pharaon.

Poelaert avait une vraie notion de la symbolique égyptienne. Il avait même prévu une pyramide, qui n'a jamais vu le jour, au sommet du bâtiment. Alors quand j'ai découvert que Jacobs avait esquissé un scénario en partie dans la coupole du Palais de Justice, je me suis contenté de tirer le fil du récit.

Et visiblement vous avez pris beaucoup de soin et de plaisir à représenter autant la pyramide de Chéops que le Palais de Justice.

Ce sont des objets fascinants qui nous échappent. Tous deux sont très compliqués à dessiner. La pyramide, quand on est trop près n'est qu'un chaos de pierres. Trop loin, c'est juste deux lignes. Pour



© 2019 - Éditions BLAKE & MORTIMER - Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.)

l'appréhender, il faut trouver la bonne distance. C'est un rapport presque philosophique. Ultrasimple et ultracomplexe à la fois. On tourne autour, on passe du temps, on apprend l'humilité.

Et c'est la même chose pour le Palais. De loin ou de près, cela n'a à rien à voir. A chaque moment, il change de silhouette. Sa complexité nous le rend difficile à saisir.

Vous êtes fils d'architecte, frère d'architecte. Vous n'avez jamais voulu l'être vous-même ?

Mon ambition est d'être un metteur en scène d'espaces. L'architecture s'inscrit dans mes bandes dessinées comme un moyen, un outil pour parler d'un système. Elle me permet de rendre visibles les éléments du monde, de les appréhender dans leur monumentalité ou leur rigidité. Je peux en traduire les aspects les plus médiocres, comme les plus beaux, à l'instar des cathédrales qui cherchent à se projeter vers les airs dans une dimension surnaturelle.

Quand je dessine des édifices, je travaille le sens, je façonne l'objet pour qu'il participe au récit. Ce n'est pas anodin.

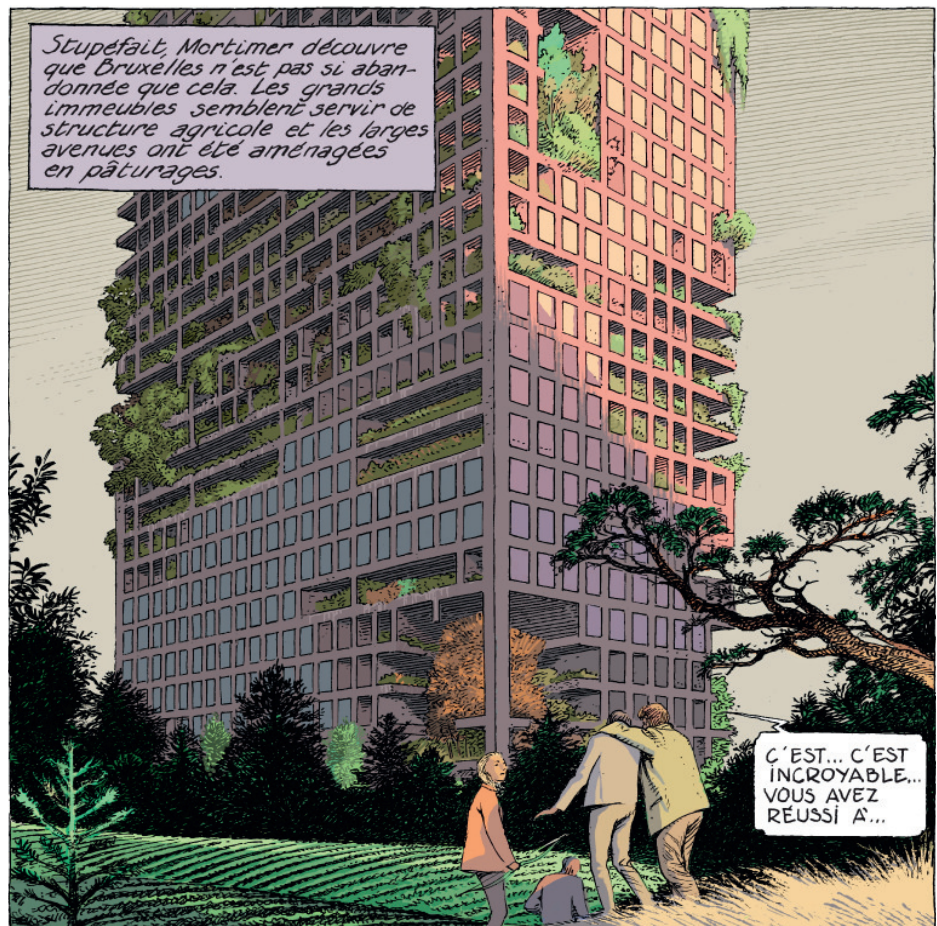
L'architecture est un outil que j'adore et qui dans mon monde prend sens, sans que j'aie à me préoccuper de contraintes d'ingénierie.

Dans Le Dernier Pharaon, vous dessinez des tours qui ressemblent à celles du Bosco verticale à Milan. Est-ce là l'influence de votre frère Luc Schuiten et de sa vision architecturale qui prône les cités végétales ?

Tout part grâce à lui et aussi de lui. Si Jacobs et son œuvre sont en moi, c'est la faute à Luc, mon aîné. Quand j'étais petit, il me prenait sur ses genoux et me lisait La Marque jaune ou les autres aventures de Blake et Mortimer. Il jouait les rôles en changeant de voix pour chaque personnage. Sans lui, je n'aurais jamais été autant marqué.

Et bien sûr, je suis aussi influencé par les combats qu'il mène pour trouver des solutions alternatives à la dégradation de l'environnement. Je partage cette vision poétique où la relation avec la nature occupe une place prépondérante. Donc oui, il y a beaucoup de choses dans ce Dernier Pharaon à cause de lui. D'ailleurs, j'y ai glissé un clin d'œil à

François Schuiten s'inspire fortement des travaux de son frère Luc, un architecte dont les cités végétales hantent toutes les recherches et travaux. Pour eux, la relation à la nature est primordiale. Et dans ses planches, on découvre même des tours nourries à la même source d'inspiration que le *Bosco verticale* de Milan.



© MD Photos

son intention : une petite auto à pédales en souvenir de notre enfance.

Avec votre interprétation de Blake et Mortimer, on découvre un monde qui ne peut se sauver sans un retour à la nature, sans décroissance.

Disons que Mortimer est un peu perdu dans le monde actuel. Il y a effectivement la tentative du reset, de remettre tous les compteurs à zéro. Les dettes des pays disparaissent. Le récit est traversé par les inquiétudes et les rêves d'aujourd'hui. Il est à l'image de notre monde contemporain inquiet, mais où des jeunes ont des élans salvateurs.

Ce récit est une utopie nécessaire qui nous fait peut-être défaut aujourd'hui. Mais une utopie fort proche de la dystopie (récit de fiction qui décrit un monde utopique sombre, ndlr).

Une chose est sûre, désormais on ne pourra plus visiter Bruxelles sans être hanté par vos dessins...

Les récits sont faits pour cela. Ils doivent nous réveiller. J'ai la naïveté de croire que la fiction est nécessaire, que l'espace imaginaire peut transformer le réel. Peut-être que ce livre permettra enfin de rendre vie au Palais de Justice.

Et j'aimerais vraiment que les gens visitent Bruxelles aujourd'hui avec les images du Dernier Pharaon, qu'ils tournent autour du Palais de Justice, qu'ils y pénètrent et qu'une tension entre l'imaginaire et le lieu se crée. J'aime

quand il flâne un parfum dans les lieux. D'ailleurs, je trouve injuste que Bruxelles soit une ville un peu oubliée. Le cinéma s'intéresse à New York, Londres, Paris ou Amsterdam, mais Bruxelles, elle, reste comme une carte un peu brouillée. Et pourtant, elle est au cœur de l'Europe, traversée par plein de cultures, francophone, hollandaise, espagnole... C'est un patchwork très attachant où le surréalisme a trouvé son nid.

Votre actualité en Suisse, c'est aussi une prochaine exposition à La Maison d'Ailleurs à Yverdon ?

Absolument, c'est pour la fin de l'année. La Maison d'Ailleurs a une longue tradition qui questionne l'imaginaire et le fantastique. Avec Benoît Peeters avec qui j'ai réalisé les Cités obscures, nous voulons y parler d'utopie. Et ce sera une belle manière de prolonger Le Dernier Pharaon. Comme pour la BD qui a été un magnifique travail collectif, nous voulons tisser des liens et collaborer avec d'autres créateurs suisses. Le dialogue amènera des surprises.

Ce travail de créateurs qui se bousculent et qui rebondissent sur les idées des uns et des autres c'est comme un troisième créateur, un auteur à part entière qui a pris de la hauteur. Je me réjouis de m'immerger à nouveau en équipe dans ce thème des cités utopiques et dystopiques.

Le Dernier Pharaon. Schuiten - Van Dormael - Gunzig - Durieux. Editions Blake & Mortimer.



Travailler dur tout en ayant de la prestance.

NOUS NOUS EN CHARGEONS!

52926

mewa.ch/fr/a-du-style